

La Moskowa, 7 septembre 1812. La Garde (russe) meurt et ne se rend pas !

(par Diégo Mané, Lyon, Juin 2012)

Si l'on en croit divers auteurs et textes de l'époque, à commencer par le Bulletin de la Grande Armée, la Garde russe aurait péri toute entière à la bataille de La Moskowa, le 7 septembre 1812. Mais là nous sommes dans le mythe. Pas plus que la française à Waterloo, la Garde russe n' a été détruite à La Moskowa. Donc morte ? Non ! blessée «salement», mais toujours vivante, jugez-en plutôt :



Les régiments de la "Vieille Garde" russe, immobiles sous les boulets.

Les IR Préobrajenski et Séménovski, soit la «Vieille Garde» russe, sont seuls concernés par l'action finale que Napoléon décida de ne pas mener à son terme. En effet, l'IR Egerski avait été engagé toute la journée du côté de Borodino, et les IR Ismaïlowski, Finlandski et Litovski avaient fait les frais des durs combats pour Séménovskoïé. Le dernier s'étant littéralement fait démolir au canon, sans céder !

Les deux régiments de la Vieille Garde russe n'ayant donc à aucun moment été engagés, leurs pertes relèvent uniquement des bombardements auxquels ils ont été exposés tout au long de la bataille. D'abord par suite d'un positionnement en réserve dans un endroit tout-à-fait contre-indiqué puisque formant un double entonnoir à boulets où venaient inmanquablement aboutir tous les tirs français. Ensuite par le choix (où plutôt non choix) de rester à braver le feu des canons français à bonne portée deux heures durant... pour la gloire... où pour rien ?

On peut hasarder que l'ordre de «tenir jusqu'à la mort» n'ayant pas été rapporté chacun s'y sera conformé de son mieux. Mais aussi que seule la présence au centre du dernier dispositif de ces soldats d'élite en imposa aux deux camps. Les débris des corps russes, encadrant leurs toujours très nombreux canons, s'étaient reformés de part et d'autre de cette phalange de géants... et Napoléon renonça à « faire démolir » sa garde pour obtenir un résultat au demeurant déjà acquis... mais que son adversaire se refusait à admettre... C'est là que se situe le célèbre : «Puisqu'ils en veulent encore, qu'on leur en donne», lancé à Sorbier pour engager les derniers canons de la Garde encore en réserve. 400 pièces vont donc cracher la mitraille deux heures durant contre les fantassins russes immobiles devant eux. Ce dernier «acte» de la bataille est sans doute celui où la balance des pertes va franchement basculer en faveur des Français qui, ayant sans cesse attaqué, en avaient jusque-là très probablement subi le plus. Les «fruits de la victoire» sont donc tombés à ce moment, par milliers, mais morts ou blessés graves, car pas de prisonniers, ou si peu !



Attaque du régiment Litovski Garde vers Séménovskoïé le 7 septembre 1812.

Mais, curieusement, ces deux régiments d'élite ne perdent, respectivement «que» :

IR Préobrajenski : 26 tués + 105 blessés = 131 hommes.

IR Séménovski : 19 tués + 517 blessés = 536 hommes.

En comparaison , l'IR Litovski, engagé à Séménovskoïé a perdu davantage à lui seul, soit 435 tués + 183 blessés + 113 disparus = 731 hommes.

Puisque j'ai parlé de la moitié de la Garde finissons la démonstration :

IR Ismaïlovski : 176 tués + 528 blessés + 73 disparus = 777 hommes.

IR Finlandski : 56 tués + 336 blessés + 62 disparus = 454 hommes.

IR Egerski : 47 tués + 543 blessés + 103 disparus = 693 hommes.

Total pour l'infanterie de la Garde russe :

759 tués + 2.212 blessés + 351 disparus = 3.322 pertes, sur un effectif théorique de 11.148 hommes, soit près de 30 % de ce théorique qui, s'agissant de la Garde, s'était semble-t-il à peu près maintenu en pratique.

Pour n'être pas négligeable, ce pourcentage ne relève pas de la destruction ou de la «mort» d'une unité et donc, pour sévère qu'elle fut, la «punition» fut supportée !

Ce sont donc probablement, encore, des unités de la ligne qui subirent le plus gros des pertes de la canonnade finale. De fait, des pourcentages supérieurs à 60 % de pertes n'y sont pas rares. L'IR Vilna du VIIe Corps arrivant même à 82 %. Les Grenadiers Réunis de Kantakuzin, attachés à la Garde, sont littéralement anéantis, ainsi que trois batteries à cheval. Mauvais endroit et mauvais moment, c'est fatal !



Blessé et ne pouvant plus marcher le colonel de l'IR Litovski est "porté à l'attaque".

Napoléon savait que la Garde Impériale russe comptait 18 bataillons. Ne pouvant savoir que 12 d'entre-eux avaient été engagés très tôt, par suite des mauvaises dispositions de Kutusov, il devait les chercher sur le champ de bataille... et pensa peut-être les trouver en distinguant une masse immobile de plusieurs milliers d'hommes, adossée aux bois entre Psarewo et Utitza, et semblant former réserve.

Nous savons qu'il s'agissait des milices de Markov, qui ne servaient qu'à faire nombre, et qui en l'occurrence le firent fort bien, mais Napoléon put y voir, hors de portée d'une dernière attaque, la Garde russe qu'il cherchait. Et donc risquer sa garde à lui alors que l'ennemi conserverait la sienne devenant une faute qu'il ne pouvait se permettre «à 600 lieues de la France» comme il a si justement dit.

Toujours est-il qu'il fit le lendemain chercher sur le champ de bataille les cadavres de la garde russe, histoire de s'assurer de son engagement. Il dut être bien surpris d'apprendre que c'est autour de Séménovskoïé qu'on en dénombra le plus, et pas dans le secteur de la canonnade finale. Mais là je parle de la réalité, pas de la fiction, qui fut entretenue encore et encore jusqu'à se parer des atours de la vérité. Un exemple parmi d'autres, tiré d'une plume honnête, mais absente de la bataille, et qui a donc rapporté ce qu'on lui a dit, celle du général Berthezène : «La Garde russe avait été écrasée ; l'Empereur, en parcourant le champ de bataille le lendemain, voulut juger par lui-même des pertes que ce corps d'élite avait faites : sur tous les points où il avait combattu, on trouvait les preuves de sa bravoure et de sa destruction ; le régiment Preobrazinski seul ne se voyait nulle part ; on en était surpris, on le chercha et on le trouva couché presque en entier sur la même place.»



Bagration mène en personne à l'attaque un régiment de la Garde russe (Averyanov).

J'ai lu un autre témoignage disant que les Russes étaient tombés sur place, dans les formations de combat que dessinaient encore les morts, en carrés où colonnes sur le terrain, redite de ce qui arriva au 14e de Ligne français «mort en carré» à Eylau... et dont il se trouva pourtant des centaines de survivants après la bataille !

Une autre relation, citée par Langlois dans son «Panorama de la bataille de la Moskowa» : «Dans cette exploration on découvrit bien quelques corps de la garde impériale russe, mais rien n'annonçait qu'elle eut donné toute entière ; l'Empereur était surtout préoccupé de l'absence du régiment de Préobrajenskoïe, qu'on supposait fort de cinq à six mille hommes, et qui correspondait dans l'armée russe au 1er régiment de la vieille garde française. Il croyait qu'on l'avait réservé pour une nouvelle bataille ; mais à quelque distance de Semenowskoïe des cadavres amoncelés, broyés par l'artillerie, firent connaître les pertes effroyables qu'avait essuyé cet intrépide régiment : «Ah ! si je l'avais su !» dit l'Empereur.»

Bon, à part le fait que les milliers de morts et blessés de la Garde entassés vers Semenovskoïé n'étaient pas du régiment Préobrajenski*, lequel n'alignait «que» 2.000 hommes au plus, le témoignage reste intéressant par la réaction qu'il prête à l'Empereur, conforme à l'hypothèse émise plus haut. S'il avait «su» que l'ennemi avait engagé sa garde, il aurait probablement aussi engagé la sienne, «pour en finir» !

* Loin d'être «couché presque en entier», ce régiment se trouve être parmi la Garde celui qui s'en tira avec le moins de pertes. Ajoutons cependant que les différents intervenants ne sont pas nécessairement de mauvaise foi car distinguer les régiments de la Garde russe les uns des autres est affaire de détails. Il est bien possible que la présence des «litzen» présents sur les cols des soldats de la Garde et communs à tous les régiments aient fait compter tous leurs porteurs comme membres du régiment Préobrajenski («on ne prête qu'aux riches») qui pour le coup, avec en chiffres ronds 3.000 morts et blessés, aurait été bien plus que «détruit» !



Les magnifiques Grenadiers de la Garde de Napoléon à Moscou, intacts ! (Zgonnik).

Bref, les résultats en général, et celui-là en particulier, ne furent pas en rapport aux sacrifices et aux attentes relatifs. Il est donc significatif de souligner que dans son bulletin de victoire, malgré tout justifié, celui-là, l'Empereur insista tout particulièrement sur le fait que sa Garde Impériale n'avait pas été engagée. Façon de dire qu'il avait remporté la victoire sans y recourir, certes, mais aussi information «à tous présents et à venir», des deux camps, que ladite Garde, force militaire certes, mais aussi atout moral indéniable, était intacte et prête à donner.

A l'exception du célèbre «dernier carré» de Cambronne, qui fut vraiment «détruit», la Garde Impériale française, certes très «abîmée», ne fut pas détruite à Waterloo, puisqu'après les importantes désertions ayant suivi la seconde abdication de l'Empereur, il restait encore plus de 30 % de braves dans les rangs. Non, si la Garde Impériale est effectivement «morte» en 1815, elle le doit à l'ordonnance royale de Louis XVIII qui mit fin à l'existence de la dernière armée de Napoléon.